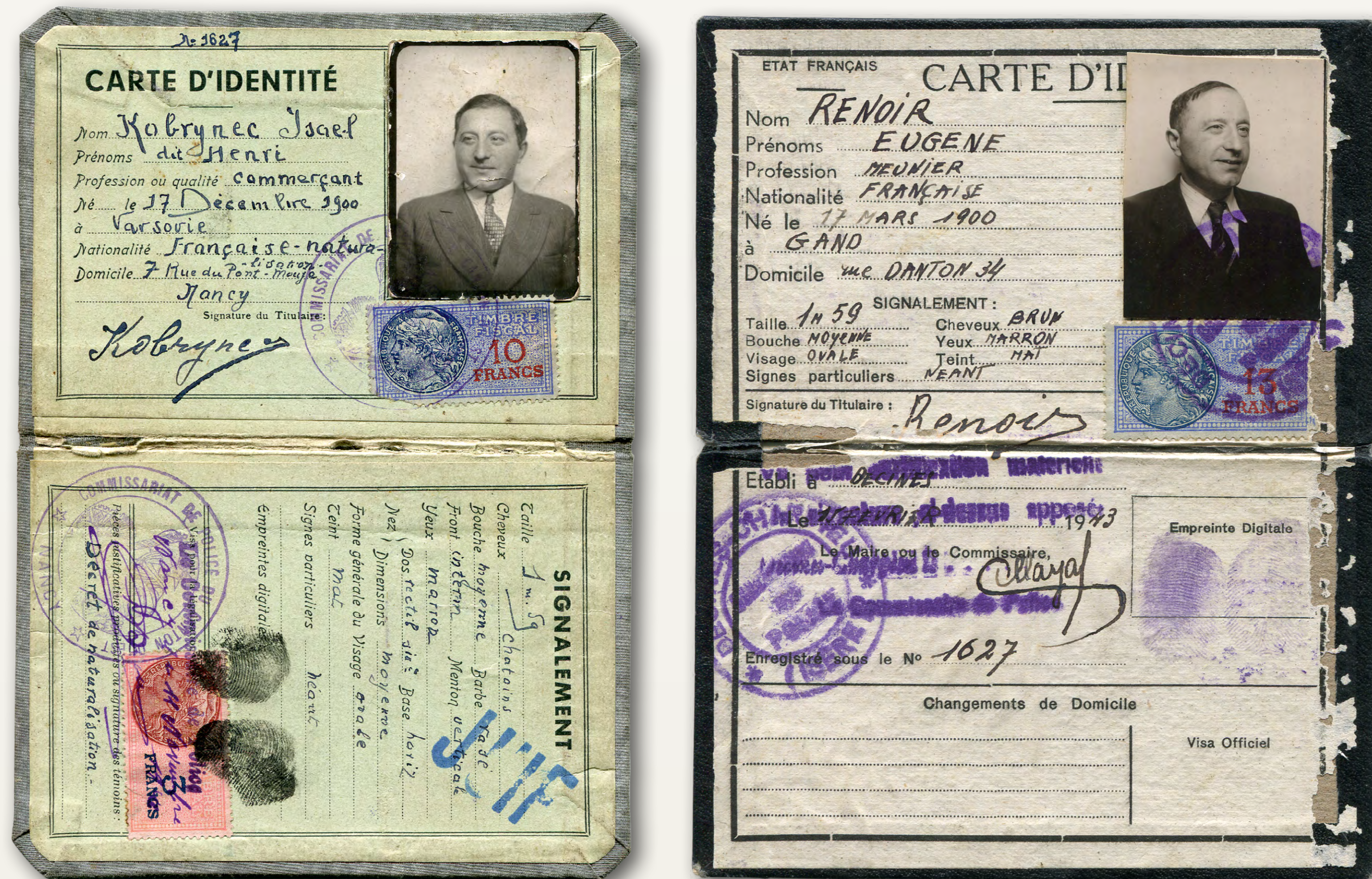


Résister et survivre

Face aux persécutions, les Juifs ne restent pas sans réaction. Très vite, ils rejoignent la Résistance qui s'organise. Ils participent à la réalisation de faux papiers d'identité, à la rédaction de tracts ou deviennent agents de liaison.

Rue Championnet, l'atelier central de la STCRP (aujourd'hui RATP) réquisitionnée par l'occupant en juin 1940 est le théâtre d'actions de Résistance. Des cheminots y participent, dont Morel, chef FTP, devenu le colonel Rol-Tanguy, qui y travaille. L'abbé Borne déploie des activités clandestines. Un comité anti-déportation est créé pour lutter contre le Service du Travail Obligatoire (STO) chargé de recruter de la main d'œuvre bon marché pour l'industrie allemande. De jeunes juifs militent au sein de la Main d'Œuvre Immigrée, la M.O.I. On retrouve leurs visages en 1943 sur « L'affiche rouge » placardée dans tout Paris. La propagande allemande les dénonce comme « L'armée du crime ». Tous les hommes du réseau résistant dirigé par Missak Manouchian seront fusillés en février 1944 au Mont Valérien. Olga Bancic seule femme du groupe, sera transférée et décapitée en Allemagne le 10 mai 1944. Aidés par des organisations juives et non-juives, des familles juives quittent Paris et tentent de franchir clandestinement la ligne de démarcation qui divise la France en deux depuis la signature de l'armistice en juin 1940 (une zone sous occupation allemande au Nord et une zone dite libre au Sud où est installé le gouvernement de Vichy). Cette division du pays prend fin en novembre 1942 et l'armée allemande occupe tout le pays. Certaines familles peuvent compter sur la solidarité de voisins qui, n'écoulant que leur conscience et non sans risque, les aident à se cacher.



Faux-papiers conçus et réalisés par la résistance française en Isère pour permettre à Monsieur Kobrynec et à sa famille d'échapper aux rafles.



© DR



Alain Wils © AMEJD 18



© DR

Henri Daïkhowski

Dès 1940, autour d'Henri Daïkhowski, membre des jeunesses communistes du 18^e et animateur d'un club de basket-ball rue Championnet, s'organise un réseau de résistance auquel participe Bernard Pytkiewicz et sa sœur aînée Rosine, deux adolescents qui viennent de s'installer avec leur famille au 103 rue de Clignancourt. Après l'armistice signé le 22 juin 1940, une partie des jeunes de ce club refuse la défaite et décide de combattre l'occupant et les organisations pétainistes. Très actifs sur la partie Est du 18^e, ils multiplient les actions : manifestations, distributions de tracts sur les marchés Dejean et Ornano (Château Rouge et Simplon), lancers de tracts depuis le pont du Métro Barbès, lancers de pavés sur les vitrines des organisations pétainistes etc. Les membres du réseau sont arrêtés le 9 mai 1942. Ils sont jugés et condamnés à dix ans de travaux forcés NN (Nacht und Nebel – Nuit et Brouillard). Henri Daïkhowski est condamné à mort et fusillé le 4 juin 1942. Une plaque honore sa mémoire au 58 rue des Poissonniers.



© DR

Bernard Pytkiewicz, membre du réseau Daïkhowski, arrêté en 1942. Carte de déporté résistant délivrée par le Ministère des anciens combattants.



© DR

Carte de combattant FFI de Paul Strulovici.

Lazare Pytkowicz (1928-2004) dit Louis Picot

Compagnon de la Libération, Officier de la Légion d'Honneur en juin 1993, commandeur en juin 1996. On le voit ici dans la cour des Invalides lors de la remise de la croix d'officier de la Légion d'Honneur par Étienne Moulin, son chef de réseau des MUR (Mouvements unis de Résistance). Au moment de l'armistice, il a 12 ans. Il vit avec sa famille rue de Clignancourt à Paris. Très vite, il aide son frère et une de ses sœurs aînés qui distribuent des tracts et de petits journaux anti-allemands. Au printemps 1942, son frère et une de ses sœurs sont arrêtés et condamnés par le tribunal militaire allemand de la rue Boissy d'Anglas avant d'être déportés en Allemagne. Avec le reste de sa famille, Lazare est arrêté à son tour le 16 juillet 1942 lors de la rafle du Vél' d'Hiv. Avec l'autorisation de son père, profitant d'une bousculade et ayant arraché son étoile jaune, Lazare parvient à s'échapper du Vélodrome. Son histoire est racontée par Valérie Zenatti, illustrée par Jean-François Dumont dans « Un enfant s'évade ». Une plaque commémorative située au 103 rue de Clignancourt, où il vécut, lui rend hommage.